

A decorative border in a dark, muted green or brown ink frames the cover. It features stylized floral motifs at the top corners and flowing, vine-like patterns along the sides and bottom.

LES
MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES
FRANÇAIS & ÉTRANGERS

MARIVAUX

THÉÂTRE CHOISI



PARIS

THÉÂTRE CHOISI
DE
MARIVAUX



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

—
Tous Droits réservés

7004-10-11. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

THEATRE CHOISI

DE

MARIVAUX

A cursive autograph of the name 'Marivaux' in black ink. The script is elegant and flowing, with a large initial 'M' and a decorative flourish at the end.

(Autographe de Marivaux, communiqué par M. Charavay).

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur MARIVAUX	1
LA DOUBLE INCONSTANCE, comédie	3
LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, comédie	79
L'ÉCOLE DES MÈRES, comédie.	141
LE LEGS, comédie	173
LES FAUSSES CONFIDENCES, comédie.	217
LES SINCÈRES, comédie	289
L'ÉPREUVE, comédie	327

NOTICE SUR MARIVAUX

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, fils d'un directeur de la Monnaie de Riom, naquit à Paris le 4 février 1688. Son père, en mourant, lui laissa une certaine fortune, qui lui permit de se livrer à sa fantaisie littéraire sans avoir à se soucier de ce que son travail pouvait lui rapporter. Mais il eut le malheur de mettre tout son avoir dans la banque de Law, et, quand eut lieu la débâcle du Système, il se trouva ruiné. Après avoir écrit en amateur, il dut donc songer à vivre de sa plume, qui malheureusement ne fut jamais pour lui d'un grand produit. Il finit même son existence, en février 1763, dans un état voisin de la misère, état aggravé encore par une excessive générosité, qui lui faisait donner aux malheureux le peu qu'il possédait. Et pourtant lui-même, depuis quelque temps, ne vivait guère que d'une pension du roi et des charités de ses amis.

Un des détails les plus piquants de la vie de Marivaux est l'inimitié qui exista entre lui et Voltaire, et dans laquelle il finit par avoir le beau rôle. En 1735, les Lettres philosophiques ayant été condamnées à être brûlées par arrêt du Parlement, un éditeur, connaissant cette inimitié et l'état de gêne dans lequel vivait Marivaux, espéra tirer parti de cette double situation, et lui proposa de faire un pamphlet contre Voltaire moyennant la somme de cent pistoles. Malgré le grand besoin qu'il avait de cette somme, et en dépit des injures que Voltaire ne lui ménageait pas, Marivaux n'hésita pas à rejeter une semblable proposition. Nous avons cru devoir mentionner ici cet acte de désintéressement qui fait tant d'honneur à l'écrivain dont nous publions aujourd'hui le théâtre.

Admis dans le cercle de M^{me} de Tencin, Marivaux débuta sous les auspices de Fontenelle et de Lamotte, du côté desquels il se rangea dans la fameuse querelle des anciens et des modernes. Comme auteur dramatique, il donna sa première pièce le 16 octobre 1720, à l'âge de trente-deux ans, en faisant représenter à la Comédie-Française une tragédie ayant pour titre Annibal. Cette pièce tomba complètement : on ne put la jouer que trois fois ; mais, chose singulière, on devait la reprendre plus tard, le 27 octobre 1747, avec un certain succès.

Le lendemain même de la représentation d'Annibal, Mari-

vauz prenait sa revanche en faisant jouer à la Comédie-Italienne Arlequin poli par l'Amour qui fut très bien accueilli. Il est à croire que Marivauz garda rancune à la Comédie-Française du malheureux début qu'il y avait fait, et que ce ressentiment, peut-être injustifié, fut une des causes qui lui firent donner la préférence aux artistes italiens pour la plupart de ses pièces. A cette raison on en peut ajouter une autre: la grande affection qu'il conçut pour une actrice de la troupe, nommée Sylvia, qui interprétait à merveille le principal personnage féminin de ses comédies.

Parmi le grand nombre de comédies jouées au théâtre Italien et qui eurent le plus vif succès, il faut citer : Les Jeux de l'Amour et du Hasard (1730), Le Legs (1736), Les Fausses Confidences (1737), L'Épreuve (1740). Marivauz a su créer un genre nouveau en analysant avec subtilité et délicatesse les sentiments souvent contradictoires qui agitent le cœur des femmes.

On lui a reproché la préciosité dans l'expression. Chez lui, en effet la subtilité de la pensée se double souvent de la subtilité des mots; c'est ce qu'on a appelé le marivaudage.

Marivauz entra à l'Académie française, où il succédait à l'abbé Houtteville. Il y fut reçu, le 4 février 1743, par Languet de Gurgy, archevêque de Sens, qui, peu versé dans le théâtre, même imprimé, dut faire « par ouï-dire » l'éloge du récipiendaire.

Outre les œuvres de théâtre, on a de Marivauz des romans, dont un seul, Marianne, a subsisté, et un autre, le Paysan parvenu, n'est pas encore complètement oublié. Il fut aussi l'un des collaborateurs du Mercure galant, et fonda, à l'imitation du recueil d'Addison, un Spectateur, dont il dut cesser bientôt la publication. Il essaya plus tard de le recommencer sous le titre de Cabinet du philosophe; mais cette reprise eut encore moins de succès que la première tentative. On connaît de lui d'autres élucubrations qui n'ont rien ajouté à sa gloire littéraire et qu'il est même sans intérêt de mentionner ici.

Notre édition du *Théâtre choisi de Marivauz* a été faite sur l'édition de 1732 et sur l'édition dite de 1758, la dernière publiée du vivant de l'auteur. Cette édition de 1758 ne comprenant pas toutes les pièces de Marivauz, on doit, pour avoir le théâtre complet, y joindre celle de 1732.

LA DOUBLE
INCONSTANCE¹

Comédie

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
du Roi, le 6 avril 1723.*

1. *La Double Inconstance* est imprimée sur l'édition de 1732.

PERSONNAGES

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA, fille d'un domestique du prince.

LISETTE, sœur de Flaminia.

SILVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

DES FILLES DE CHAMBRE.

La scène est dans le palais du prince.

LA DOUBLE
INCONSTANCE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVIA, TRIVELIN ET QUELQUES FEMMES A LA SUITE DE SILVIA.
(*Silvia paraît sortir comme fâchée*).

TRIVELIN.

Mais, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

SILVIA, *impatiente*.

Non, il ne faut pas l'être, et je ne la serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SILVIA, *avec colère*.

Cependant je ne veux point avoir de raison ; et quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir : que ferez-vous là ?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légèrement que vous serez malade si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la santé et je suis bien aise d'être malade. Ainsi, vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni diner, ni souper; demain la même chose; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aie vu Arlequin, dont on m'a séparée: voilà mes petites résolutions; et, si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable. Cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'osais cependant...

SILVIA, *plus en colère.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas encore un cependant?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon, celui-là m'est échappé; mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considérer..

SILVIA.

Oh! vous ne vous corrigerez pas; voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN, *continuant.*

Que c'est votre souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il est le maître; mais faut-il que je l'aime, moi? Non, et il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas: cela va tout seul, un enfant le verrait, et vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avait dit: « Me voulez-vous, Silvia »? je lui aurais répondu: « Non, Seigneur: il faut qu'une honnête femme aime son mari, et je ne pourrais pas vous aimer ». Voilà la pure raison, cela; mais point du tout, il m'aime, crac, il m'enlève, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enlève que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des présents malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite: n'êtes-vous pas déjà servie comme si vous étiez

sa femme ? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusements qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ? d'un prince jeune, aimable et rempli d'amour, car vous le trouverez tel ? Eh ! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune et profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi, vous et toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatiser, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh ! parbleu, je n'en sais pas davantage : voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là, vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA, *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous le dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh ! doucement, Madame ! Mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien maladroit ?

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien ! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant et on me rend des femmes à la place : ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? Et on veut que je sois heureuse avec cela ? Que m'importe toute cette musique, ces concerts et cette danse dont on croit me régaler ? Arlequin chantait mieux que tout cela, et j'aime mieux danser moi-même que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le prince est si tendre, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vue ? S'il est jeune et aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise : qu'il garde tout cela pour ses pareils, et qu'il me laisse mon pauvre Arlequin,

qui n'est pas plus gros monsieur que je suis grosse dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, et que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas ! le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'est-il devenu ? Il se désespère quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon ! Peut-être aussi qu'on le maltraite... (*Elle se dérange de sa place*). Je suis outrée... Tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? Otez-vous de là, je ne puis vous souffrir ; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous. Vous voulez Arlequin, il viendra incessamment : on est allé le chercher.

SILVIA, *avec un soupir*.

Je le verrai donc ?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA, *s'en allant*.

Je vais l'attendre ; mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

(*Pendant qu'elle sort, le prince et Flaminia entrent d'un autre côté et la regardent sortir*).

SCÈNE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, *à Trivelin*.

Eh bien ! as-tu quelque espérance à me donner ? Que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi, ce n'est pas la peine de le répéter : il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non ! Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuerait : tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connaître, désir violent de ne vous point voir, et force haine pour nous. Voilà

l'abrégé de ses dispositions. Vous voyez bien que cela n'est point réjouissant, et, franchement, si j'osais dire ma pensée, le meilleur serait de la remettre où on l'a prise.

(*Le prince rêve tristement*).

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au prince, mais cela est inutile. Ainsi, continuons, et ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là : refuser ce qu'elle refuse ! cela n'est point naturel ; ce n'est point là une femme, voyez-vous, c'est quelque créature d'une espèce à nous inconnue. Avec une femme nous irions notre train ; celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige : n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, *en riant*.

Eh ! Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige, cela est bon dans un conte de fée ; je connais mon sexe : il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise ; mais elle a un cœur, et par conséquent de la vanité : avec cela je saurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin ?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE, *d'un air inquiet*.

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant : sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui ; mais, si elle ne le voit, l'esprit lui tournera : j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous était nécessaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra : vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens et de faveurs s'il veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison. Soyez tranquille, j'espère que tout se fera à l'amiable : Silvia vous connaît déjà sans savoir que vous êtes le prince, n'est-il pas vrai ?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour, à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison. J'avais soif, elle alla me chercher à boire. Je fus enchanté de sa beauté et de sa simplicité, et je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la même manière, comme simple officier du palais ; mais, quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang. On l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt : je me charge du reste, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y consens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnaissance.

(*Il sort*).

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voilà qui entre. Adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCÈNE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

Je viens recevoir tes ordres : que me veux-tu ?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA, *après l'avoir regardée*.

Oui-da, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE, *en riant*.

Je le sais bien ; mais qu'est-ce que cela te fait ?

ACTE I, SCENE III

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE, *refusant*.

Je ne saurais, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant sa boîte à miroir et ôtant la mouche*.

Quel meurtre ! Pourquoi persécutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or ça, Lisette, tu es grande et bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'est mon faible.

FLAMINIA.

Saurais-tu, avec une adresse naïve et modeste, inspirer un tendre penchant à quelqu'un en lui témoignant d'en avoir pour lui, et le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche : elle me paraît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? Non, elle n'est pas nécessaire : il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village. Oh ! la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre ; nous avons les dispenses qui le scandaliseraient. Ainsi, ne regrette plus ces mouches, et mets-en la valeur dans tes manières : c'est de ces manières dont je te parle. Je te demande si tu sauras les avoir comme il faut ? Voyons, que lui diras-tu ?

LISETTE.

Mais je lui dirai... Que lui dirais-tu, toi ?

FLAMINIA.

Écoute-moi, point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire : oh ! il faut en effacer cela. Tu mets je ne sais quoi d'étourdi et de vif dans ton geste ; quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard ; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries : ta tête est légère ; ton menton porte au vent ; tu cours après un air jeune, galant et dissipé : parles-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain

langage, et le tout finement relevé de saillies folles. Oh! toutes ces petites impertinences-là sont très jolies dans une fille du monde; il est décidé que ce sont des grâces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela. Voilà qui est fini; mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agréments-là: le petit homme en question ne les approuverait point; il n'a pas le goût si fort, lui. Tiens, c'est tout comme un homme qui n'aurait jamais bu que de belles eaux bien claires: le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairaient pas.

LISETTE, *étonnée.*

Mais, à la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA, *d'un air naïf.*

Bon! c'est que je les examine, moi: voilà pourquoi ils deviennent ridicules. Mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien. Tu laisseras aller tes regards comme ils iraient si ta coquetterie les laissait en repos, ta tête comme elle se tiendrait si tu ne songeais pas à lui donner des airs évaporés, et ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton savoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE, *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum! il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame! veux-tu que je te dise? Tu n'es qu'une femme: est-ce que cela anime? Laissons cela, car tu m'emporterais la fleur de mon rôle. C'est pour Arlequin n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas, je le tromperai. Je suis fille d'honneur, et je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, et cela fera ta fortune. As-tu encore des scrupules? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du prince, et tu deviendras grande dame.

LISETTE.

Oh! voilà ma conscience en repos; et, en ce cas-là, si je